

Mikkel Rosengaard
'Représentations d'Ana Ivan'

Traducteur:
Catherine Renaud

Mikkel Rosengaard:
Forestillinger om Ana Ivan

© Gyldendal, 2016

**INSTITUT
FRANÇAIS**



Ich bin innerlich zerrissen. Stehe unter Druck. Meine Haut ist eine Schale. Trocken und brüchig. Bei der J'ai entendu la première de ses histoires sur un toit, un soir de printemps. À l'époque, j'étais stagiaire pour un festival artistique, un garçon fraîchement débarqué avec sa soif de découverte de la ville et le fantasme d'appartenir au monde de l'art. Et parce que j'essayais de me mêler aux artistes, je me suis retrouvé ce soir-là sur le toit de la salle d'exposition, à l'écouter me raconter qu'elle avait 25 cents dans sa chaussure. Elle avait décidé de marcher avec la pièce jusqu'à ce qu'elle en rêve. Cela faisait deux semaines qu'elle marchait avec cette pièce, expliqua-t-elle, elle voulait avoir l'Amérique dans la peau. Mais la seule chose qu'elle en avait retirée jusqu'à présent avait été deux vilaines ampoules et elle n'avait toujours pas rêvé de la pièce.

Je lui souhaitais bonne chance avec son projet, nous avons trinqué, elle s'est présentée comme étant Ana Ivan. Quand je lui ai demandé d'où elle venait, elle a répondu Bucarest et m'a parlé du quartier de son enfance et des rationnements sous Ceausescu dans les années quatre-vingt, où seulement un lampadaire sur cinq était allumé et où la télévision n'émettait que deux heures par jour.

« Ah, la Roumanie », ai-je dit. « Est-ce que c'était terrible

à cette époque ? »

Ana haussa les épaules. Ils n'avaient jamais eu faim, mais il n'y avait pas d'électricité, et elle se souvenait des longues soirées passées dans l'obscurité de l'appartement, ou des après-midis où il se passait si peu de choses qu'elle était en était réduite à remplir ses heures de rêveries. Parfois, elle restait assise devant la télé éteinte en s'imaginant les dessins animés qu'elle avait vus, les pimentant de nouvelles variantes. D'autres fois, elle jouait à un jeu avec son père : ils posaient un morceau de papier vierge sur la table, fermaient les yeux et laissaient un stylo à bille tomber au hasard sur la feuille. Un point ici et un point là, jusqu'à ce qu'il y en ait un petit nombre. Alors ils s'asseyaient ensemble et regardaient les points, cherchaient des modèles, ou des motifs qui ressemblaient à des modèles et, quand ils étaient d'accord, ils reliaient les points pour faire apparaître une image. Ils reliaient les points pour faire apparaître un éléphant ou une fleur ou une coquille d'escargot et tôt ou tard son père ouvrait toujours ses bras et s'exclamait : « Ah Ana, imagine, c'est comme ça que le monde est accroché, imagine que toutes les choses que nous voyons ne sont que de simples taches dans l'espace. » Il le disait à chaque fois, pour ça, ce n'était pas un homme très inventif. « Qu'en penses-tu alors ? » disait-il. « La majorité de ce que nous voyons

n'est rien d'autre qu'un espace vide. Ce n'est que la distance entre les atomes, le néant. » Et alors Ana levait son stylo à bille et demandait : « Est-ce que ça aussi ce n'est rien ? » Et son père répondait : « Non, chérie, ce sont des atomes et rien », et c'était vrai, c'était un bon jeu créatif et ils continuèrent à y jouer jusqu'au jour où Ana fit une sortie avec l'école. Elle était en CE1 ou CE2, m'a-t-elle raconté, ça devait être au milieu des années quatre-vingt, parce que le palais de Ceaucescu n'était encore qu'une forêt d'échafaudages qui avait poussé sur la colline dans le centre-ville. L'institutrice avait entraîné les enfants vers le chantier, elle avait montré les grues et les excavateurs et elle avait demandé : « Eh bien, l'un d'entre vous peut-il me dire ce que c'est ? » « Oui », a dit Ana, « ce n'est rien ». « Rien ? » a dit l'institutrice, « que veux-tu dire par là ? » « C'est ce que dit mon père. C'est le néant. » Et le père d'Ana avait été convoqué pour un entretien, il avait dû s'expliquer et arrondir les angles et, à en croire Anna, il avait eu de la chance de ne pas avoir perdu son travail ou les dents de devant, parce qu'après cet épisode, toutes les lettres de la famille furent ouvertes à la vapeur, la Securitate leur rendait régulièrement visite et les voisins écoutaient la ligne téléphonique.

« Relie les points », a dit Ana, une fois son histoire terminée. « Tu vois ce que je veux dire ? »

J'acquiesçai, comme si j'avais compris ou discerné ou deviné ce qu'elle voulait dire, parce qu'à l'époque tout était plus simple. Ana parlait et j'écoutais, et peu importait si elle me parlait de son père ou de ses sorties scolaires, Ana était une artiste et à mes yeux elle valait la peine d'être écoutée.

Dans mes souvenirs, c'était la première journée chaude du printemps. J'étais arrivé de bonne heure pour monter les tables, j'étais appuyé contre la balustrade et j'observais les invités qui gravissaient l'escalier, la façon dont certains d'entre eux s'arrêtaient un court instant et clignaient des yeux en émergeant dans la lumière du soleil, dans l'odeur du fleuve qui flottait au-dessus de la ville ce jour-là, comme s'ils en oubliaient le motif de leur empressément ou ce qui arrivait après les journées écourtées et sans fin de l'hiver. Un train fit trembler le pont, un klaxon de camion retentit dans la rue, et autour de moi les invités babillaient. Je mourais d'envie d'entendre ce qu'ils disaient, mais je ne les connaissais pas et je ne savais pas trop comment me présenter. Alors à la place, j'étais allé au bar chercher un verre de vin et je regardais l'île où, en quelques minutes, des milliers de personnes se précipitaient hors des tours pour former une masse grouillante dans les rues, remplies de rêves et de pensées dont je ne connaissais rien, mais qui allaient bientôt se révéler à moi. C'était

ainsi que je pensais à l'époque. J'allais me dissoudre dans la ville, je me sentais léger et je regardais les vitres brillantes et les gens derrière elles, avec qui j'allais bientôt partager des souvenirs, et à cet instant-là, une femme s'est éloignée du bar et m'a tendu sa main. Elle était petite et pâle, très petite, avec une robe noire et des cheveux foncés rassemblés en un chignon. Elle avait peut-être cinq ou dix ans de plus que moi, un visage étrange, des yeux bruns et curieux et un sourire étirait ses lèvres comme si tout mon être était une blague dont elle n'attendait que la chute.

« Tu travailles pour le festival ? » demanda-t-elle.

« Oui », ai-je dit. « Mon frère est l'un des organisateurs. »

Alors je lui ai demandé si elle était artiste et quelle était l'œuvre qu'elle présentait dans l'exposition. Ana a dû mal me comprendre ou alors elle a ignoré ma question parce qu'elle a poursuivi avec son anecdote sur la pièce dans sa chaussure. Après m'avoir raconté l'histoire de la sortie scolaire et du jeu avec les points, elle m'a demandé pourquoi j'avais emménagé à New York.

« Eh bien, mon frère travaille pour le festival, ai-je dit.

Et donc il m'a obtenu –

- Oui, tu l'as déjà dit. Mais pourquoi es-tu vraiment ici ?

- Que veux-tu dire ?

- Eh bien, tu n'as quand même pas traversé l'Atlantique pour être stagiaire. Tu veux bien quelque chose, devenir

riche ou chasser des bisons, ou quoi ? »

J'ai ri. « En tout cas, je n'ai pas l'intention de chasser les bisons.

- À en juger par cette chemise mitée a-t-elle dit, je dirais que tu veux être une sorte d'intellectuel. Un universitaire ou un poète ou ce genre-là.

- Rien de tout ça, ai-je dit. Encore que, c'est vrai, j'écris de temps en temps. Je suppose qu'on peut appeler ça des histoires. Des nouvelles, des articles, ce genre de chose.

- Alors tu es écrivain ?

- Nan, je ne sais pas si on peut dire ça. Je n'ai pas publié grand-chose.

- Oui, oui, le monde de l'édition, soupira-t-elle. Ce n'est pas pour les enfants. »

Et on a trinqué, et elle m'a parlé d'une amie qui était éditrice pour une maison d'édition ou un magazine littéraire ou un groupe d'autoédition, je ne m'en souviens pas, parce qu'au même instant j'ai levé les yeux et j'ai aperçu mon frère. Il était entouré d'un cercle de personnes bien habillées et était en train d'expliquer le concept du festival. Je pouvais le voir à la façon dont il bougeait les mains, en gesticulant amplement, comme un prédicateur, un shaman ou un sorcier, qui invoquerait les esprits du festival. Ana s'arrêta, comme si elle sentait que mon attention s'était évaporée.